



ACTEURS.

ME'ROPE.

ÉGISTE.

POLIFONTE.

NARBAS.

EURICLE'S.

EROX.

ISMENIE.

*La Scène est à Messene, dans le Palais
de Mérope.*





MEROPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.
MÉROPE, ISMENIE.

ISMENIE.



Rande Reine, écarter ces horribles images ;
Goutez des jours serains nés du sein des orages,
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix :
Ainsi que leur courroux, ressentez leurs bienfaits.
Messene, après quinze ans de guerres intestines,
Leve un front moins timide, & sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces Chefs ennemis,
Divisés d'intérêts, & pour le crime unis,

A 2

Par

Par les faccagemens, le sang & le ravage,
 Du meilleur de nos Rois disputer l'héritage.
 Nos Chefs, nos Citoyens, rassemblés sous vos
 yeux,
 Les organes des Loix, les Ministres des Dieux,
 Vont libres dans leur choix, décerner la Couronne:
 Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne;
 Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits,
 Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos Rois;
 Vous, que tant de constance, & quinze ans de
 misere,
 Font encor plus auguste, & nous rendent plus
 chere;
 Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis.

ME'ROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon
 fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'espérer; déjà, d'un pas rapide,
 Vos esclaves, en foule, ont couru dans l'Elide;
 La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins;
 Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
 Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

ME'ROPE.

Me rendez-vous mon fils, Dieux, témoins de
 mes larmes?

Egiste est-il vivant? Avez-vous conservé
 Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
 Ecartez loin de lui la main de l'homicide;
 C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
 Aban;

Abandonnez-vous ce reste précieux
 Du plus juste des Rois, & du plus grand des
 Dieux,
 L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMENIE.

Mais quoi! cet intérêt, & si juste, & si tendre,
 De tout autre intérêt peut il vous détourner?

ME'ROPE.

Je suis mere, & tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

Du sang dont vous sortez, l'auguste caractere
 Sera-t il effacé par cet amour de mere?
 Son enfance étoit chere à vos yeux éplorés;
 Mais vous avez peu vû ce fils que vous pleurez.

ME'ROPE.

Mon cœur a vû toujours ce fils que je regrette;
 Ses perils nourrissoient ma tendresse inquiette,
 Un si juste intérêt s'accrut avec le tems.
 Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre
 ans,

Vint dans la solitude, où j'étois retenüe,
 Porter un nouveau trouble à mon ame éperduë.
 Egiste, écrivoit il, mérite un meilleur sort;
 Il est digne de vous, & des Dieux dont il sort:
 En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte:
 Esperez tout de lui, mais craignez Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au moins prévenez les desseins;
 Laissez passer l'Empire en vos augustes mains.

A 3

ME'

MÉROPE.

L'Empire est à mon fils ; périsse la marâtre,
 Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
 Qui peut goûter paix, dans le suprême rang,
 Le barbare plaisir d'héritier de son sang.
 Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire ?
 Que m'importe ce Ciel, ce jour que je respire ?
 Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
 Mon Epoux fut trahi des mortels & des Dieux.
 O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
 O mort, toujours présente à ma douleur profonde !

J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
 Ces cris : „ Sauvez le Roi, son épouse & ses fils.
 Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
 Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées ;
 Ces esclaves fuyants le tumulte, l'effroi,
 Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
 Là, nageant dans son sang, & souillé de poussière,
 Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
 Cresfonte en expirant me ferra dans ses bras ;
 Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
 Tendres & premiers fruits d'une union si chère,
 Sanglants, & renversés sur le sein de leur père,
 A peine soulevoient leurs innocentes mains.
 Hélas ! ils m'imploroient contre leurs assassins.
 Egiste échappa seul, un Dieu prit sa défense.
 Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance :
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramene à mes yeux,
 Du fond de ses déserts au rang de ses ayeux.
 J'ai

J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence;
Qu'il régné au lieu de moi, voilà ma récompense.

S C E N E II.

ME'ROPE, ISMENIE, EURICLE'S.

ME'ROPE.

EH bien! Narbas, mon fils?

EURICLE'S.

Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, Madame, aux rives du Penée,
Dans le champs d'Olimpie, aux murs de Salmo-

née;
Narbas est inconnu; le fort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

ME'ROPE.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans
doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute:
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramene un fils si cher à nos souhaits,

EURICLE'S.

Peut-être sa tendresse, éclairée & discrete,
A caché son voyage, ainsi que sa retraite:
Il veille sur Egiste, il craint ces assassins

A 4

Qui

Je verrai la justice à la brigade immolée,
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus
fort!

Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides:
Flattons leur espérance, excitons leur amour;
Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

EURICLE'S.

Je n'ai que trop parlé; Polifonte en alarmes,
Craint déjà votre fils, & redoute vos larmes.
La fiere ambition, dont il est dévoré,
Est inquiète, ardente & n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pilos & d'Amphrise;
S'il a sauvé Messene, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir:
Il touche à la Couronne; & pour mieux la ravir
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De loix qu'il ne corrompe, & de sang qu'il ne
verse:

Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

ME'ROPE.

Quoi! Partout sous mes pas le sort creuse un a-
bîme!

Je vois autour de moi le danger & le crime!
Polifonte, un sujet de qui les attentats...

EURICLE'S.

Diffimulez, Madame, il porte ici ses pas.

S C E N E III.

MÉROPE, POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

MAdame, il faut enfin que mon cœur se dé-
ploye?

Ce bras qui vous servit m'ouvre au Trône une
voye,

Et les Chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nos deux l'honneur de balancer.

Des Partis opposés qui désoloient Messenes,
Qui versoient tant de sang, qui formoient tant
de haines,

Il ne reste aujourd'hui que le vôtre & le mien.

Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien:

Nos ennemis communs, l'amour de la Patrie,

Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie:

Tout vous dit qu'un Guerrier, vengeur de votre
époux,

S'il aspire à regner, peut aspirer à vous.

Je me connais; je sai que, blanchi sous les ar-
mes,

Ce front triste & sévère a pour vous peu de char-
mes:

Je sai que vos appas, encor dans leur printems,

Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;

Mais la raison d'Etat connaît peu ces caprices,

Et de ce front guerrier les nobles cicatrices

Ne peuvent se couvrir que du bandeau des Rois.

Je veux le sceptre & vous, pour prix de mes
exploits.

N'en

N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire ;
 Vous êtes de nos Rois, & la fille, & la mere ;
 Mais l'Etat veut un Maître, & vous devez songer
 Que pour garder vos droits il les faut partager.

ME'ROPE.

Le Ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
 Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
 Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
 De trahir sa mémoire, & de vous épouser ?
 Moi, j'irois, de mon fils, du seul bien qui me
 reste,

Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
 Je mettrois en vos mains sa mere & son Etat,
 Et le bandeau des Rois sur le front d'un Soldat ?

POLIFONTE.

Un Soldat tel que moi peut justement prétendre
 A gouverner l'Etat, quand il l'a su défendre.
 Le premier qui fut Roi fut un Soldat heureux :
 Qui sert bien son país n'a pas besoin d'ayeux.
 Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie :
 Ce sang est épuisé, versé pour la Patrie :
 Ce sang coula pour vous, & malgré vos refus
 Je croi valoir aumoins les Rois que j'ai vaincus ;
 Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
 Que la moitié d'un Trône où mon parti m'appelle.

ME'ROPE.

Un parti ! Vous barbare, au mépris de nos Loix ?
 Est-il d'autre parti que celui de vos Rois ?
 Est-ce-là cette foi, si pure & si sacrée,

Qu'à

Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
 La foi que vous devez à ces mânes trahis,
 A sa veuve éperduë, à son malheureux fils,
 A ces Dieux dont il sort, & dont il tient l'Em-
 pire?

POLIFONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire;
 Mais quand du sein des morts il viendrait en ces
 lieux

Redemander son Trône à la face des Dieux,
 Ne vous y trompez pas, Messene veut un maître
 Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être;
 Un Roi qui la défende; & j'ose me flatter
 Que le vangeur du Trône a seul droit d'y mon-
 ter.

Egiste, jeune encor, & sans expérience,
 Etaleroit envain l'orgueil de sa naissance,
 N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
 D'un prix bien différent ce Trône est acheté.
 Le droit de commander n'est plus un avantage,
 Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage;
 C'est le fruit des travaux & du sang répandu;
 C'est le prix du courage, & je croi qu'il m'est dû.
 Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
 Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphrise:
 Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
 Presque en votre présence assassinés par eux:
 Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie:
 Chassant vos ennemis, défendant la Patrie:
 Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés:
 Songez que j'ai vangé l'époux que vous pleurez.
 Voilà

Voilà mes droits, Madame, & mon rang & mon
titre;

La valeur fit ces droits, le Ciel en est l'arbitre.

Que votre fils revienne, il apprendra sous moi

Les leçons de la gloire, & l'Art de vivre en Roi;

Il verra si mon front soutiendra la Couronne.

Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'é-
tonne.

Je recherche un honneur, & plus noble & plus
grand:

Je songe à ressembler au Dieu dont il descend:

Et un mot, c'est à moi de défendre la mere,

Et de servir au fils, & d'exemple, & de pere.

ME'ROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,

Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.

Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,

Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.

Ce Dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,

Vangeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.

Imitez sa justice, ainsi que sa vaillance:

Défendez votre Roi, secourez l'innocence:

Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,

Et méritez sa mere à force de vertu:

Dans vos murs relevés rappelez votre maître;

Alors jusques à vous je descendrois peut-être.

Je pourrois m'abbaïsser; mais je ne peux jamais

Devenir la complice & le prix des forfaits,

SCE-

SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

SEigneur, attendez-vous que son ame fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?

Vous avez sù du Trône applanir le chemin,
Et pour vous y placer vous attendez sa main?

POLIFONTE.

Entre ce Trône & moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Egiste, & le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
Envain, quand j'immolai son pere & ses deux freres,

De ce Trône sanglant je m'ouvris les barrières:
Envain, dans ce Palais, où la sédition
Remplissoit tout d'horreur & de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre

Couvrit mes attentats du secret de son ombre:
Envain, du sang des Rois, dont je fus l'oppresser,
Les Peuples abusés m'ont crû le défenseur.
Nous touchons au moment où mon sort se décide:
S'il reste uu rejetton de la race d'Alcide;
Si ce fils, tant pleuré, dans Messene est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang & de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense;
Le

Le souvenir du pere, & cent Rois pour ayeux ;
 Cet honneur prétendu d'être issu de nos Dieux ;
 Les cris, le désespoir d'une mere éplorée,
 Détruiront ma puissance encor mal assurée.
 Egiste est l'ennemi dont il faut triompher :
 Jadis dans son berceau je voulu l'étouffer :
 De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
 Aux mains qui me servoient arracha son enfance :
 Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords ,
 A bravé ma recherche, a trompé mes efforts,
 J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance,
 De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
 Mais je connais le sort, il peut se démentir ;
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;
 Et des Dieux quelquefois la longue patience
 Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

EROX.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins
 La prudence est le Dieu qui veille à vos desseins.
 Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
 D'Elide & de Messene occupent les limites.
 Si Narbas reparait, si jamais à leurs yeux
 Narbas ramene Egiste, ils périssent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
 Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
 Ni le nom de ce Roi qu'ils doivent immoler.

Nar-

Narbas leur est dépeint comme un traître, un
 transfuge,
 Un criminel errant qui demande un refuge ;
 L'autre, comme un esclave & comme un meur-
 trier,
 Qu'à la rigueur des loix il faut sacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encor ce crime ! Il m'est trop nécessai-
 re ;

Mais en perdant le fils j'ai besoin de la mere ;
 J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
 Qui détourne de moi le nom d'usurpateur ;
 Qui fixe enfin les vœux de ce Peuple infidelle ;
 Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour
 elle.

Je lis au fonds des cœurs ; à peine ils sont à moi :
 Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
 L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
 Toi, dont le sort dépend de ma grandeur su-
 prême ;

Appui de mes projets, par tes soins dirigés,
 Erox, vas réunir les esprits partagés ;
 Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
 Assure au Courtisan ma faveur en partage ;
 Du lâche qui balance échauffe les esprits :
 Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
 Ce fer aux pieds du Trône envain m'a su conduire ;
 C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire ;
 Flatter l'hydre du Peuple, au frein l'accoutumer ;
 Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

A C.

ACTE II.

SCENE I.

MEROPE, EURICLE'S, ISMENIE.

MEROPE.

Q Uoi ! l'Univers se tait sur le destin d'Egiste !
Je n'entens que trop bien ce silence si triste.
Aux frontieres d'Elide enfin n'a-t-on rien sù ?

EURICLE'S.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vû,
C'est un jeune Etranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissoit dégoutante,
Enchaîné par mon ordre, on l'amene au Palais.

MEROPE.

Un meurtre ! Un inconnu ! Qu'a-t-il fait Euriclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crain-
te !

EURICLE'S.

Triste effet de l'amour dont votre ame est atteinte.
Le moindre événement vous porte un coup mor-
tel,

Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel :
Tout fait parler en vous la voix de la Nature ;
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands ces bords sont infectés.

B

C'est

C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
 La Justice est sans force; & nos champs, & nos
 Villes
 Redemandent aux Dieux trop long-tems négligés,
 Le sang des Citoyens l'un par l'autre égorgés.
 Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

ME'ROPE.

Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-
 je?

EURICLE'S.

C'est un de ces Mortels du fort abandonnés,
 Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés?
 Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparen-
 ce.

ME'ROPE.

N'importe; quel qu'il soit, qu'il vienne en ma
 présence.

Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
 Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
 Peut-être j'en croi trop le trouble qui me presse;
 Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse:
 Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
 Qu'il vienne, je le veux je veux l'interroger.

EURICLE'S.

(à Ismenie.)

Vous serez obéie. Allez, & qu'on l'amene;
 Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la Reine.

ME':

ME'ROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin :
 Mon désespoir m'aveugle, il m'emporte trop loin.
 Vous savez s'il est juste. On comble ma misere ;
 On détrône le fils, on outrage la mere.
 Polifonte abusant de mon triste destin,
 Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURICLE'S.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.

Je sai que cet hymen offense votre gloire :
 Mais je voi qu'on l'exige ; & le sort irrité
 Vous fait de cet opprobre une nécessité,
 C'est un cruel parti ; mais c'est le seul, peut-être ;
 Qui pourroit conserver le Trône à son vrai maître.

Tel est le sentiment des Chefs & des Soldats ;
 Et l'on croit...

ME'ROPE.

Non, mon fils ne le souffriroit pas.
 L'exil, où son enfance a languï condamnée,
 Lui seroit moins affreux que ce lâche hymenée.

EURICLE'S

Il le condamneroit, si, paisible en son rang,
 Il n'en croyoit ici que les droits de son sang ;
 Mais si par les malheurs son ame étoit instruite ;
 Sur ses vrais intérêts s'il régloit sa conduite ;
 De ses tristes amis s'il consultoit la voix,
 Et la nécessité souveraine des Loix,

Il verroit que jamais sa malheureuse mere
Ne lui donna d'amour une marque plus chere.

ME'ROPE.

Ah! Que me dites-vous!

EURICLE'S.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle & vos calamités.

ME'ROPE.

Quoi! Vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte!
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs!

EURICLE'S.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs;
Mais il est tout-puissant; mais rien ne lui résiste:
Il est sans héritier, & vous aimez Egiste.

ME'ROPE.

Ah! C'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polifonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'Hymen & d'Empire?

Parlez-moi de mon fils; dites-moi s'il respire.
Cruel! Apprenez-moi. . .

EURICLE'S.

Voici cet Etranger,
Que vos tristes soupçons brûloient d'interroger.

SCE-

SCENE II.

ME'ROPE, EURICLES, EGISTE en-
châimé, ISMENIE, Gardes.

EGISTE *dans le fond du Théâtre, à Ismenie.*

Est-ce là cette Reine auguste & malheureuse ?
Celle de qui la gloire & l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

EGISTE.

O Dieu de l'Univers !
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image :
La vertu sur le Trône est ton plus digne ouvrage.

ME'ROPE.

C'est-là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un Mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Approche, malheureux, & dissipe tes craintes.
Réponds-moi, de quel sang tes mains sont-elles tein-
tes ?

EGISTE.

O Reine ! Pardonnez. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.

(à Euriclès.)

Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie.

ME'ROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

B 3

EGIS.

EGISTE.

D'un jeune audacieux , que les arrêts du fort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

ME'ROPE.

D'un jeune-homme ! Mon sang s'est glacé dans
mes veines.

Ah ! . . . T'étoit-il connu ?

EGISTE.

Non : les champs de Messènes ,
Ses murs , leurs citoyens , tout est nouveau pour
moi.

ME'ROPE.

Quoi ! Ce jeune inconnu s'est armé contre toi.
Tu n'aurois employé qu'une juste défense ?

EGISTE.

J'en atteste le Ciel ; il fait mon innocence.
Aux bords de la Pamise , en un Temple sacré,
Où l'un de vos ayeux , Hercule , est adoré,
J'osois prier pour vous ce Dieu vangeur des cri-
mes ;

Je ne pouvois offrir , ni présens , ni Victimes :
Né dans la pauvreté , j'offrois de simples vœux ,
Un cœur pur & soumis , présent des malheureux ,
Il sembloit que le Dieu , touché de mon hommage,
Au dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain ,
L'un dans la fleur des ans , l'autre vers son déclin.
Quel est donc , m'ont-ils dit , le dessein qui te gui-
de ?
Et

Et quels yeux formes-tu pour la race d'Alcide ?
 L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
 Le Ciel m'a secouru dans ce triste hazard.
 Cette main, du plus jeune a puni la furie ;
 Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie :
 L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
 Et moi, je l'avouerais, de mon sort incertain,
 Ignorant de quel sang j'avois rougi la terre ;
 Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
 J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
 Je fuyois ; vos soldats m'ont bien-tôt arrêté :
 Ils ont nommé *Méropé*, & j'ai rendu les armes.

EURICLE'S.

Eh ! Madame, d'où vient que vous versez des lar-
 mes ?

M'ÉROPE.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
 Sa voix m'attendrissoit, tout mon cœur s'est trou-
 blé.

Cresfonte... ô Ciel... j'ai cru... que j'en rougis
 de honte !

Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfon-
 te.

Jeux cruels du hazard, en qui me montrez vous
 Une si fausse image, & des rapports si doux ?
 Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse ?

EURICLE'S.

Rejetez donc, Madame, un soupçon qui l'accuse ;
 Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un imposteur.

B 4

ME'

MÉROPE.

Les Dieux ont sur son front imprimé la candeur,
Demeurez; en quel lieu le Ciel vous fit-il naître?

EGISTE,

En Elide.

MÉROPE.

Qu'entens-je! En Elide! Ah! peut-être...
L'Elide... répondez... Narbas vous est connu;
Le nom d'Egiste aumoins jusqu'à vous est venu.
Quel étoit votre état, votre rang, votre pere?

EGISTE.

Mon pere est un Vieillard accablé de misere ;!
Policlete est son nom ; mais Egiste , Narbas ,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O Dieux! Vous vous jouez d'une triste Mortelle!
J'avois de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevoyois le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
El quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce?
ce?

EGISTE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Policlete, Sirris,
Ne sont point des Mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits, mon pere vertueux

Fait

Fait le bien, fuit les Loix, & ne craint que les Dieux.

ME'ROPE.

Chaque mot, qu'il me dit, est plein de nouveaux charmes.

Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes?

Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.

On me parloit souvent des troubles de Messene;

Des malheurs dont le Ciel avoit frappé la Reine;

Surtout de ses vertus dignes d'un autre prix:

Je me sentois ému par ces tristes récits:

De l'Elide en secret dédaignant la mollesse,

J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse;

Servir sous vos drapeaux, & vous offrir mon bras:

Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.

Ce faux instinct de gloire égara mon courage;

A mes parens, flétris sous les rides de l'âge,

J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours:

C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.

Le Ciel m'en a puni: le Ciel inexorable

M'a conduit dans le piège, & m'a rendu coupable.

ME'ROPE.

Il ne l'est point; j'en croi son ingénuité:

Le mensonge n'a point cette simplicité.

Rendons à sa jeunesse une main bienfaisante;

B 5

C'est

C'est un infortuné que le Ciel me présente,
 Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux,
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
 Il me rappelle Egiste; Egiste est de son âge :
 Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
 Inconnu, fugitif, & partout rebuté,
 Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
 L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
 Pour le sang de nos Dieux, quel horrible partage!
 Si dumoins. . .

S C E N E III.

*ME'ROPE, EGISTE, EURICLE'S,
 ISMENIE.*

ISMENIE.

AH! Madame, entendez-vous ces cris?
 Savez-vous bien? . . .

ME'ROPE.

Quel trouble allarme tes esprits?

ISMENIE.

Polifonte l'emporte, & nos Peuples volages
 A son ambition prodiguent leurs suffrages.
 Il est Roi, c'en est fait.

EGISTE.

J'avois crû que les Dieux
 Auroient placé Méropé au rang de ses ayeux.
 Dieux!

Dieux! Que plus on est grand, plus vos coups sont
à craindre!
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(On emmene Egiste.)

EURICLE'S à Mérope.

Je vous l'avois prédit:
Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

ME'ROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hom-
mes.

J'en attendois justice: ils la refusent tous.

EURICLE'S.

Permettez que dumoins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourroient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un Peuple d'ingrats.

S C E N E IV.

ME'ROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'est point ingrat; non, Madame, on
vous aime,
On vous conserve encor l'honneur du Diadème:
On veut que Polifonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

ME'.

Méropé,

ME'ROPE.

On ose me donner au Tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mere esclave.

ISMENIE.

Le Peuple vous rappelle au rang de vos ayeux.
Suivez sa voix, Madame, elle est la voix des Dieux.

ME'ROPE.

Inhumaine, tu veux que Méropé avilie,
Rachete un vain honneur à force d'infamie.

S C E N E V.

ME'ROPE, EURICLE'S, ISMENIE.

EURICLE'S.

MAdame, je reviens en tremblant devant vous ;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

ME'ROPE.

Je n'en ai plus, les maux ont lassé mon courage ;
Mais, n'importe ; parlez.

EURICLE'S.

C'en est fait ; & le fort, ..

Je ne puis achever.

ME'ROPE.

Quoi ! Mon fils ?

EURICLE'S.

Il est mort,

Il

Il est trop vrai ; déjà cette horrible nouvelle
 Consterne vos amis , & glace tout leur zèle.

ME'ROPE.

Mon fils est mort !

ISMENIE.

O Dieux !

EURICLE'S.

D'indignes assassins ;

Des pièges de la mort ont semé les chemins.

Le crime est consommé.

ME'ROPE.

Quoi ! Ce jour que j'abhorre ;

Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !

Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?

Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

EURICLE'S.

Hélas ! Cet Etranger ! Ce séducteur impie ,

Dont nous-mêmes admirions la vertu poursuivie ,

Pour qui tant de pitié naissoit dans votre sein ,

Lui que vous protégez !

ME'ROPE

Ce monstre est l'assassin !

EURICLE'S.

Oui , Madame , on en a des preuves trop certain-
 nes ?

On vient de découvrir , de mettre dans les chaî-
 nes

Deux

Deux de ses Compagnons, qui, cachés parmi
 nous,
 Cherchoient encor Narbas échappé de leurs
 coups:

Celui qui sur Egiste a mis ses mains hardies,
 A pris de votre fils les dépouilles chéries;
(On apporte cette Armure dans le fond du Théâtre.)
 L'Armure que Narbas emporta de ces lieux:
 Le traître avoit jetté ces gages précieux
 Pour n'être point connu par ces marques sanglan-
 tes.

ME'ROPE.

Ah! Que me dites-vous! Mes mains, ces mains
 tremblantes
 En armerent Cresfonte, alors que de mes bras
 Pour la première fois il courut aux combats!
 O dépouille trop chère, en quelles mains livrée!
 Quoi! Ce monstre avoit pris cette Armure sa-
 crée?

EURICLE'S.

Celle qu'Egiste même apportoit en ces lieux.

ME'ROPE.

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux!
 Ce Vieillard qu'on a vû dans le Temple d'Alcide.

EURICLE'S.

C'étoit Narbas; c'étoit son déplorable guide,
 Polifonte l'avouë.

ME'ROPE.

Affreuse vérité.

Hé.

Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,
 Pour dérober aux yeux son crime & son parjure,
 Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture.
 Je vois tout. O mon fils, quel horrible destiu!

EURICLE'S.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin?

S C E N E VI.

ME'ROPE, EURICLE'S, ISMENIE,
 EROX, Gardes de Polifonte.

EROX.

MAdame, par ma voix, permettez que mon
 Maitre,
 Trop dedaigné de vous, trop méconnu peut-être,
 Dans ces cruels momens | vous offre son secours,
 Il a su que d'Egiste on a tranché les jours ;
 Et cette part qu'il prend aux malheurs de la
 Reine.

ME'ROPE.

Il y prend part, Erox. & je le croi sans peine ;
 Il en jouit dumoins, & les Destins l'ont mis
 Au Trône de Cresfonte, au Trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce Trône, agréez qu'il partage
 De ce fils, qui n'est plus, le sanglant héritage,
 Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
 Un front que la Couronne a fait digne de vous ;
 Mais il faut dans mes mains remettre le coup ble.
 Le

Le droit de le punir est un droit respectable :
 C'est le devoir des Rois ; le glaive de Thémis ,
 Ce grand soutien du Trône , à lui seul est commis :
 A vous , comme à son Peuple , il veut rendre
 justice ;

Le sang des assassins est le vrai sacrifice
 Qui doit de votre hymen ensanglanter l'Autel.

MÉROPE.

Non , je veux que ma main porte le coup mor-
 tel.

Si Polifonte est Roi , je veux que sa puissance
 Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance-
 Qu'il régne , qu'il possède , & mes biens , & mon
 rang ;

Tout l'honneur que je veux , c'est de vanger mon
 sang.

Ma main est à ce prix ; allez , qu'il s'y prépare :
 Je la retirerai du sein de ce barbare ,
 Pour la porter fumante aux Autels de nos Dieux.

ÉROX.

Le Roi , n'en doutez point , va remplir tous vos
 vœux.
 Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

S C E N E VII.

MÉROPE, EURICLE'S, ISMENIE.

MÉROPE.

NON , ne m'en croyez point ; non , cet hymen
 horrible ,
 Cet

Cet hymen que je crains ne s'accomplira pas.
 Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
 Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURICLE'S.

Madame, au nom des Dieux . . .

ME'ROPE.

Ils m'ont trop poursuivie
 Irai-je à leurs Autels, objet de leur courroux,
 Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux?
 Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes Pe-
 res,
 Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funé-
 raires?
 Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
 Vers ce Ciel outragé que mon fils ne voit plus!
 Sous un maître odieux, dévorant ma tristesse,
 Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
 Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'e-
 spoir,
 La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

FIN DU SECOND ACTE.



C

AC.

ACTE III.

SCENE I.

NARBAS.

O Douleur? O regrets! O vieilleffe pesante!
 Je n'ai pû retenir cette fougue imprudente,
 Cette ardeur d'un Héros, ce courage emporté,
 S'indignant dans mes bras de son obscurité.
 Je l'ai perdu; la mort me l'a ravi peut-être.
 De quel front aborder la mere de mon maître!
 Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi!
 Je reviens sans Egiste, & Polifonte est Roi!
 Cet heureux artisan de fraudes & de crimes,
 Cet assassin farouche, entouré de victimes,
 Qui nous persécutant de climats en climats,
 Sema partout la mort, attachée à nos pas.
 Il régne, il affermit le Trône qu'il profane!
 Il y jouit en paix du Ciel qui le condamne.
 Dieux! Cachez mon retour à ses yeux pénétrans,
 Dieux! Dérobez Egiste au fer de ses Tyrans.
 Guidez-moi vers sa mere, & qu'à ses pieds je
 meure.

Je vois, je reconnais cette triste demeure,
 Où le meilleur des Rois a reçu le trépas,
 Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
 Hélas! après quinze ans d'exil & de misere
 Je viens couter encor des larmes à sa mere.
 A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
 Quel-

Quelque ami dont la main me conduise à ses
yeux,

Aucun ne se présente à ma débile vuë.

Je vois près d'une tombe une foule éperduë :

J'entens des cris plaintifs. Hélas ! dans ce Palais

Un Dieu persécuteur habite pour jamais.

S C E N E II.

*NARBAS, ISMENIE, Suivans de la Reine
dans le fond du Théâtre, où l'on découvre
le Tombeau de Cresfonte.*

ISMENIE.

Quel est cet Inconnu, dont la vûë indiscrette
Ose troubler la Reine, & percer sa retraite ?
Est-ce de nos Tyrans quelque Ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! Qui que vous soyez, excusez mon audace ;
C'est un infortuné qui demande une grace.
Il peut servir Mérope ; il voudroit lui parler.

ISMENIE.

Ah ! Quel tems prenez-vous pour oser la trou-
bler ?

Respectez la douleur d'une mere éperduë ;
Malheureux Etranger, n'offensez point sa vuë.
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! Au nom des Dieux vangeurs ;

C 2

Ac-

Accordez cette grace à mon âge , à mes pleurs ;
 Je ne suis point , Madame , Étranger dans Messène ;
 Croyez , si vous servez , si vous aimez la Reine ,
 Que mon cœur à son sort attaché comme vous ,
 De sa longue infortune a senti tous les coups .
 Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée ,
 Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMENIE.

C'est la tombe d'un Roi , des Dieux abandonné ;
 D'un Héros , d'un époux , d'un pere infortuné ,
 De Cresfonte .

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMENIE.

L'épouse de Cresfonte est plus à plaindre encore .

NARBAS.

Quels coups auroient comblé ses malheurs inouis ?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué son fils .

NARBAS.

Son fils Egiste , ô Dieux ! le malheureux Egiste !

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste .

NARBAS.

Son fils ne seroit plus ?

ISMENIE.

Un barbare assassin .

Aux

Aux portes de Messene a déchiré son sein.

NARBAS.

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !
Il est assassiné ; Mérope en est instruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMENIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ces affreux destins.
C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins !

ISMENIE.

Au désespoir livrée ;
Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avoit vécu.
Des nœuds qui l'arrêtoient sa vie est dégagée ;
Mais ayant de mourir elle sera vangée ;
Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le Roi qui l'a permis cherche à flatter sa peine ;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la
Reine

Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS *en s'en allant.*

Hélas ! S'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?

C 3

Aux

Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

S C E N E III.

ISMENIE seule.

CE Vieillard est sans doute un Citoyen fidèle;
Il pleure. il ne craint point de marquer un
vrai zèle:

Il pleure, & tout le reste, esclave des Tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel si grand intérêt prend-il à nos allarmes?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Egiste un cœur trop paternel!
Hélas ! Courons à lui. . . Mais quel objet cruel!

S C E N E IV.

*MÉROPE, ISMENIE, EURICLES,
EGISTE enchaîné, GARDES,
SACRIFICATEURS.*

MÉROPE auprès du tombeau.

QU'on amène à mes yeux cette horrible vic-
time.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime.
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux ! à l'innocent propi-
ces.
EU-

EURICLE'S.

Avant que d'expirer qu'il nomme ses complices.

MÉROPE *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Monstre! Qui t'a
porté

A ce comble de crime, à tant de cruauté?

Que t'ai-je fait?

EGISTE.

Les Dieux, qui vangent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.

J'avois dit à vos pieds la simple vérité;

J'avois déjà fléchi votre cœur irrité;

Vous étendiez sur moi votre main protectrice,

Qui peut avoir si-tôt lassé votre justice?

Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?

Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MÉROPE.

Quel intérêt? Barbare!

EGISTE.

Hélas! sur son visage

J'entrevois de la mort la douloureuse image:

Que j'en suis attendri! J'aurois voulu cent fois

Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel! A quel point on l'instruit à feindre?

Il m'arrache la vie, & semble encor me plaindre.

(*Elle se rejette dans les bras d'Ismenie.*)

EURICLE'S.

Madame, vangez-vous, & vangez à la fois
Les Loix, & la nature, & le sang de nos Rois.

EGISTE.

A la Cour de ces Rois telle est donc la justice?
On m'accueille, on me flatte, on résout mon sup-
plice.

Quel destin m'arrachoit à mes tristes forêts!
Vieillard infortuné quels seront vos regrets?
Mere trop malheureuse, & dont la voix si chere
M'avoit prédit...

ME'ROPE.

Barbare? Il te reste une mere,
Je serois mere encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravis mon fils.

EGISTE.

Si tel est mon malheur:
S'il étoit votre fils je suis trop condamnable;
Mon cœur est innocent, mais ma main est cou-
pable.
Que je suis malheureux! Le Ciel fait qu'aujourd'hui
J'aurois donné ma vie, & pour vous & pour lui.

ME'ROPE.

Quoi, traître! Quand ta main lui ravit cette Ar-
mure...

EGISTE.

Elle est à moi.

ME'

ME'ROPE.

Comment? Que dis-tu?

EGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon pere en mes mains mit ce don précieux.

ME'ROPE.

Qui? Ton Pere? En Elide? En quel trouble il me
jette?

Son nom? Parle: répons.

EGISTE.

Son nom est Policlete;

Je vous l'ai déjà dit.

ME'ROPE.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendoit ma fureur?
C'en est trop; secondez la rage qui me guide,
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce per-
fide.

Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés...

NARBAS *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire? O Dieux!

ME'ROPE.

Qui m'appelle?

NARBAS.

Arrêtez.

Hélas! Il est perdu, si je nomme sa mere;
S'il est connu,

Mérope,

ME'ROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTE *levant les yeux vers Narbas.*

O mon pere!

ME'ROPE.

Son Pere!

EGISTE *à Narbas.*

Hélas! Que vois-je? Où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! Madame, empêchez qu'on acheve le crime.
Euriclés, écoutez, écarterez la victime;
Que je vous parle.

EURICLÉS *emmène Egiste, & ferme le fond
du Théâtre.*

O Ciel!

ME'ROPE *s'avangant.*

Vous me faites trembler:
J'allois vanger mon fils.

NARBAS *se jettant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.

Egiste . . .

ME'ROPE *laissant tomber le poignard.*

Eh bien! Egiste!

NAR-

NARBAS.

O Reine infortunée!
Celui dont votre main tranchoit la destinée,
C'est Egiste ...

ME'ROPE,

Il vivoit?

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

ME'ROPE *tombant dans les bras d'Ismenie.*

Je me meurs!

ISMENIE.

Dieux puissans!

NARBAS *à Ismenie.*

Rappelez ses esprits.

Hélas! Ce juste excès de joye & de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

ME'ROPE *revenant à elle.*

Ah, Narbas! Est-ce vous? Est-ce un songe trom-
peur?

Quoi! C'est vous? C'est mon fils? Qu'il vienne,
qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.

(à Ismenie.)

Vous, cachez à jamais ce secret important,
Le salut de la Reine, & d'Egiste en dépend.

ME'

ME'ROPE.

Ah ! Quel nouveau danger empoisonne ma joie ?
 Cher Egiste ! Quel Dieu défend que je te voie ?
 Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affli-
 ger ?

NARBAS.

Ne le connaissant pas vous alliez l'égorger ;
 Et si son arrivée est ici découverte,
 En le reconnaissant vous assurez sa perte.
 Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez ;
 Le crime est sur le Trône, on vous poursuit, trem-
 blez.

S C E N E V.

ME'ROPE, EURICLES, NARBAS,
 ISMENIE.

EURICLES.

AH ! Madame, le Roi commande qu'on saisisse.

ME'ROPE.

Qui ?

EURICLES.

Ce jeune Etranger qu'on destine au supplice.

ME'ROPE.

Eh bien ! Cet Etranger, c'est mon fils, c'est mon
 sang.

Narbass, on va plonger le couteau dans son flanc !
 Courons tous.

NAR-

NARBAS.

Demeurez.

ME'ROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.

Pourquoi ? Quelle entreprise exécrationnelle & soudaine !

Pourquoi m'ôtet Egiste ?

EURICLE'S.

Avant de vous vanger,

Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

ME'ROPE.

L'interroger ! Qui ? Lui ? Sait-il quelle est sa mere ?

EURICLE'S.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystere.

ME'ROPE.

Courons à Polifonte, implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les Dieux, & ne craignez que lui.

EURICLE'S.

Si les droits de ce fils font au Roi quelque ombrage,

De son salut aumoins votre hymen est le gage.

Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,

Votre fils aux Autels va devenir le sien,

Et dût sa politique en être encor jalouse,

Il faut qu'il serve Egiste alors qu'il vous épouse.

NAR,

NARBAS.

Il vous épouse ! Lui ? Quel coup de foudre ! O
Ciel !

ME'ROPE.

C'est mourir trop long-tems dans ce trouble cruel
Je vais.

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mere déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécration.

EURICLE'S.

Narbás, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut vanger Cresfonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

ME'ROPE.

Lui ? Ce traître !

NARBAS.

Oui, lui-même : oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egiste, & le pere & les freres.
Je l'ai vû sur mon Roi, j'ai vû porter les coups,
Je l'ai vû tout couvert du sang de votre épouse.

ME'ROPE.

Ah, Dieux !

NARBAS.

J'ai vu ce monstre entouré de victimes ;
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce Palais.

Il y porta la flamme, & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vain-
queur,

Assassin de son Prince il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée:
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissans:
Les Dieux ont pris pitié de ses jours innocens:
Je l'ai conduit seize ans de retraite en retraite:
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlete;
Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte est son maître, & devient votre époux!

ME'ROPE.

Ah! Tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURICLE'S.

On vient: c'est Polifonte.

ME'ROPE.

O Dieux! Est-il possible?

(à Narbas.)

Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.

NARBAS.

Hélas! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin, dissimulez, Madame.

EURICLE'S.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame.
Un seul mot peut le perdre.

ME:

MÉROPE, à Euricléès.

Ah! Cours, & que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURICLE'S.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas! j'espere en ta prudence:
C'est mon fils, c'est ton Roi. Dieux! Ce monstre
s'avance.

SCÈNE VI.

MÉROPE, POLIFONTE, EROX, IS-
MENIE, Suite.

POLIFONTE.

LE Trône vous attend, & les Autels sont prêts;
L'hymen qui va vous joindre unit nos intérêts.
Comme Roi, comme époux le devoir me com-
mande
Que je vange le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices déjà par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang, le sang de votre fils;
Mais malgré tous mes soins votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avois à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein!

MÉ-

ME'ROPE.

Pût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du
crime!

POLIFONTE.

C'est le devoir des Rois, c'est le soin qui m'anime.

ME'ROPE.

Vous ?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils seroit-il altéré ?

ME'ROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices !
Mais si ce meurtrier, Seigneur, a des complices ;
Si je pouvois par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas...
Ceux dont la rage impie a massacré le pere,
Poursuivront à jamais, & le fils, & la mere.
Si l'on pouvoit...

POLIFONTE.

C'est-là ce que je veux savoir,
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir,

ME'ROPE *effrayée.*

Il est entre vos mains ?

POLIFONTE.

Oui, Madame, & j'espere
Percer en lui parlant ce ténébreux mystere!

MÉROPE.

Ah, barbare! . . . A moi seule il faut qu'il soit re-
mis.
Rendez moi . . . Vous savez que vous l'avez pro-
mis.

(à part.)

O mon sang! O mon fils! Quel sort on vous pré-
pare!

(à Polifonte.)

Seigneur, ayez pitié.

POLIFONTE.

Quel transport vous égare?

Il mourra.

MÉROPE.

Lui?

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah! Je veux à l'instant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mélange inouï d'horreur & de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la mai-
treffe,

Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourroient de quelque ombrage alarmer mon
esprit.

Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrain-
te?

D'un déplaisir nouveau votre ame semble attein-
te.

Qu'a

Qu'a donc dit ce Vieillard que l'on vient d'ame-
ner?

Pourquoi fuit-il mes yeux? Que dois-je en soup-
çonner?

Quel est-il?

ME'ROPE.

Eh! Seigneur, à peine sur le Trône,
La crainte, le soupçon déjà vous environne?

POLIFONTE.

Partagez donc ce Trône, & sûr de mon bonheur
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'Autel attend déjà Mérope & Polifonte.

ME'ROPE *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le Trône de Cresfente;
Il y manquoit sa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

ISMENIE.

Eh, Madame!

ME'ROPE.

Ah! Seigneur,

Pardonnez... vous voyez une mere éperduë.
Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont con-
fonduë.

Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

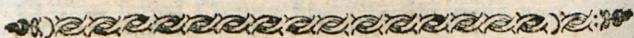
POLIFONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, Madame.

MÉROPE.

O Dieux! Dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mere, & cachez sa faiblesse.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A Ses emportemens, je croirois qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin :
Je croirois que ses yeux ont éclairé l'abîme
Où dans l'impunité s'étoit caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je
veux.

Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'affervit & le fils & la mere,
Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine :
Au char de ma fortune il est tems qu'on l'enchaî-
ne.

Mais vous, au meurtier vous venez de parler ?
Que pensez-vous de lui ?

EROX.

EROX.

Rien ne peut le troubler,
Simple dans ses discours ; mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en suis frappé, Seigneur, & je n'attendois pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel est-il, en un mot ?

EROX.

Ce que j'ose vous dire,
C'est qu'il n'est point sans doute un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux,
De ce secret d'Etat les vestiges honteux ;
Mais ce jeune Inconnu me tourmente & m'attriste.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egi-
ste ?

Croirai-je que toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir.

EROX.

Méropé dans les pleurs mourant désespérée,
Est de votre bonheur une preuve assurée ;
Et tout ce que je voi le confirme en effet :
Plus fort que tous nos soins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va souvent plus loin que la prudence.
 Mais j'ai trop d'ennemis & trop d'expérience
 Pour laisser le hazard arbitre de mon sort.
 Quelque soit l'Etranger, il faut hâter sa mort :
 Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
 Elle affermit mon Trône : il suffit , elle est juste.
 Le peuple sous mes Loix pour jamais engagé,
 Croira son Prince mort, & le croira vangé.
 Mais, répondez : Quel est ce Vieillard téméraire
 Qu'on dérobe à ma vuë avec tant de mystere ?
 Mérope alloit verser le sang de l'assassin :
 Ce Vieillard, dites-vous , a retenu sa main.
 Que vouloit-il ?

EROX.

Seigneur, chargé de sa misere,
 De ce jeune Etranger ce Vieillard est le pere :
 Il venoit implorer la grace de son fils.

POLIFONTE.

Sa grace ? Devant moi je veux qu'il soit admis.
 Ce Vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se ca-
 che :
 Ce secret m'importune ; il faut que je l'arrache.
 Le meurtrier surtout excite mes soupçons.
 Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raisons
 La Reine qui tantôt pressoit tant son supplice,
 N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?
 La pitié paraissoit adoucir ses fureurs ;
 Sa joye éclatoit même à-travers ses douleurs.

EROX.

EROX.

Qu'importe sa pitié, sa joye & sa vangeance ?

POLIFONTE.

Tout m'importe, & de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amene ici cet Etranger.

S C E N E II.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EU-
RICLES, ME'ROPE, ISMENIE,
Gardes.

ME'ROPE.

Remplissez vos sermens, songez à me vanger ;
Qu'à mes mains à moi seule on laisse la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vangez-vous. Baignez-vous au sang du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mene à l'Autel.

ME'ROPE.

Ah, Dieux !

EGISTE *à Polifonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la Reine ;
Ma vie est peu de chose, & je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, Etranger ;
Si le Ciel t'a fait Roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort, je l'excuse, elle est mere.

D 4

Je

Je bénirai ses coups prête à tomber sur moi,
Et je n'accuse ici qu'un Tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, oses-tu dans ta rage insolente?

ME'ROPE.

Eh ! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente ;
Elevé loin des Coups, & nourri dans les bois,
Il ne fait pas encor ce qu'on doit à des Rois.

POLIFONTE.

Qu'entens-je ! Quel discours ! quelle surprise ex-
trême !

Vous le justifier ?

ME'ROPE.

Qui, moi, Seigneur ?

POLIFONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin ?

ME'ROPE.

Mon fils de tant de Rois le déplorable reste,
Mon fils enveloppé dans un piège funeste,
Sous les coups d'un barbare ...

ISMENIE.

O Ciel ! que faites-vous ?

POLIFONTE.

Quoi ! Vos regards sur lui se tournent sans cour-
roux ?
Vous,

Vous tremblez à sa vuë , & vos yeux s'at-
drissent ?

Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplis-
sent ?

ME'ROPE.

Je ne les cache point; ils paraissent assez:
La cause en est trop juste, & vous la connaissez.

POLIFONTE.

Pour en tarir la source il est tems qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

NE'ROPE *s'avancant.*

Cruel! Qu'osez-vous dire?

EGISTE.

Quoi! De pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

POLIFONTE.

Qu'il meure.

ME'ROPE.

Il est.

POLIFONTE.

Frappez.

ME'ROPE *se jettant entre Egiste & les soldats.*

Barbare! Il est mon fils.

EGISTE.

Moi! Votre fils?

ME'ROPE *en l'embrassant.*

Tu l'es; & ce Ciel que j'atteste,
Ce Ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,

D 5

Et

Et qui trop tard, hélas! a deffillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous
deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux! que je ne puis com-
prendre!

POLIFONTE

Une telle imposture a dequoi me surprendre.
Vous, sa mere? Qui? vous, qui demandiez sa
mort?

EGISTE.

Ah! Si je meurs son fils, je rends grace à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mere. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie:
Tu tiens le fils des Dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresfonte, & ton Maître, & ton Roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture:
Ce n'est pas aux Tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire, & sur quelles alarmes?

EGISTE.

Va, je me croi son fils; mes preuves sont ses lar-
mes,
Mes sentimens, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'étoit désarmé.

PO-

POLIFONTE.

Ta rage auparavant fera seule punie.
C'est trop.

ME'ROPE *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie :
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés,
Que vous faut il de plus ? Mérope est à vos piés :
Mérope les embrasse, & craint votre colere.
A cet effort affreux jugez si je suis mere :
Jugez de mes tourmens : ma détestable erreur
Ce matin de mon fils alloit percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire,
Cruel ! Vous qui vouliez lui tenir lieu de pere,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, & vous l'assassinez.
Son pere est mort, hélas ! par un crime funeste.
Sauvez le fils, je puis oublier tout le reste ;
Sauvez le sang des Dieux & de vos Souverains :
Il est seul sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, & c'est assez. Heureuse en mes miseres,
Lui seul il me rendra mon époux, & ses freres.
Vous voyez avec moi ses Ayeux à genoux,
Notre Roi dans les fers.

EGISTE.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresfonte est mon
pere,
En cessant d'avilir & sa veuve, & ma mere.
Je sai peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec

Avec un cœur trop haut pour qu'un Tyran l'a
baisse.

De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des Rois, je me sens votre fils.
Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir comme moi vaincu l'adversité,
S'il m'a transmis son sang, j'en aura le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-Dieux dont on me fait sortir.

POLIFONTE à *Méropé.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte:
Son courage me plaît; je l'estime, & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des Rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis;
Et s'il est né de vous je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous m'adopter?

MÉROPE.

Hélas!

POLIFONTE.

Réglez sa destinée.

Vous achetez sa mort avec mon hymenée.

La

La vengeance à ce point a pû vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver ?

MEROPE.

Quoi, Barbare !

POLIFONTE.

Madame, il y va de sa vie ;
Votre amé en sa faveur paraît trop attendrie ;
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de son sort il soit dumoins le maître.
Daignez.

POLIFONTE.

C'est votre fils, Madame, ou c'est un
traître.

Je dois m'anir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me vanger, & de vous, & de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grace ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mere ou sa complice.
Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des Dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; & vous, que l'on
me suive.

(à Mérope.)

Je vous attens ; voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

ME-

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
Rendez-le à mon amour, à mon vain desespoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au Temple.

EGISTE, *que les soldats emmènent.*

O Reine auguste & chère !
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère !
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi :
Si je suis votre fils, je sai mourir en Roi.

S C E N E III.

MÉROPE *seule.*

CRuels, vous l'enlevez ; envain je vous implor
re :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son pere.
Ah ! Privez-moi de lui, cachez ses pas errans.
Dans le fond des déserts à l'abri des Tyrans.

S C E N E IV.

MÉROPE, NARBAS, EURICLE'S.

MÉROPE.

SAis-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?
NAR-

NARBAS.

Je sai que de mon Roi la perte est assurée;
 Que déjà dans les fers Egiste est retenu,
 Qu'on observe mes pas.

ME'ROPE.

C'est moi qui l'ai perdu,

NARBAS.

Vous!

ME'ROPE.

J'ai tout révélé; mais Narbas, quelle mere
 Prête à perdre son fils peut le voir & se taire?
 J'ai parlé, c'en est fait, & je dois désormais
 Réparer ma faiblesse a force de forfaits.

NARBAS.

Quel forfait dites-vous?

S C E N E V.

ME'ROPE, NARBAS, EURICLE'S,
ISMENIE.

ISMENIE,

V Oici l'heure, Madame,

Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.

Un vain Peuple qui vole après la nouveauté,

Attend votre hymenée avec avidité.

Le Tyran régle tout, il semble qu'il apprête

L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.

Par l'or de ce Tyran, le Grand-Prêtre inspiré,

A fait

A fait parler le Dieu dans son Temple adoré.
 Au nom de vos Ayeux, & du Dieu qu'il atteste ;
 Il vient de déclarer cette union funeste.
 Polifonte, dit-il, a reçu vos sermens ;
 Messene en est témoin, les Dieux en sont garants.
 Le Peuple a répondu par des cris d'allégresse,
 Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse ;
 Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur ;
 Il bénit le Tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joye !

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voye !

MÉROPE.

C'est un crime effroyable, & déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE.

Et bien, le desespoir m'a rendu mon courage.
 Courons tous vers le Temple où m'attend mort
 outrage.

Montrons mon fils au Peuple, & plaçons-le à leurs
 yeux,

Entre l'Autel & moi, sous la garde de Dieux.
 Il est né de leur sang, ils prendront sa défense ;
 Ils ont assez long-tems trahi son innocence.
 De son lâche assassin je peindrai les fureurs ;
 L'horreur & la vengeance empliront tous les
 cœurs.

Ty.

Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mere.
On vient. Ah! Je frissonne. Ah! tout me déses-
pere.

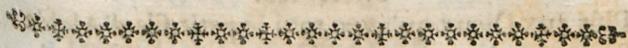
On m'appelle, & mon fils est au bord du cercueil;
Le Tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(Aux Sacrificateurs.)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
Vous venez à l'Autel entraîner la victime.

O vengeance! O tendresse! O nature! O devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir?

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, NARBAS, EURICLE'S.

NARBAS.

LE Tyran nous retient au Palais de la Reine,
Et notre destinée est encor incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah, mon Prince! Ah!
mon fils!

Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah! vivez. D'un Tyran désarmez la colere;
Conservez une tête, hélas! si nécessaire,
Si long-tems menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLE'S.

Songez que pour vous seul abaissant sa fierté,

E

ME.

Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un Tyran qu'elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je croi renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'é-
clairc.

Qui, moi, né de Mérope? Et Cresfonte est mon
pere?

Son assassin triomphe, il commande, & je sers?
Je suis le sang d'Hercule, & je suis dans les fers?

NARBAS.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encor inconnu dans les champs de l'Elide!

EGISTE.

Eh, quoi! Tous les malheurs aux humains réservés,

Faut-il si jeune encor les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma premiere aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts, errant, persécuté,
J'ai languï dans l'opprobre & dans l'obscurité.
Le Ciel fait cependant, si parmi tant d'injures
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui devoit mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeoit mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misere;
Je n'aurois point aux Dieux demandé d'autre pere.
Ils m'en donnent un autre, & c'est pour m'outra-
ger.
Je

Je suis fils de Cresfonte, & ne puis le vanger.
 Je retrouve une mère, un Tyran me l'arrache:
 Un détestable hymen à ce monstre l'attache:
 Je maudis dans vos bras le jour où je suis né:
 Je maudis le secours que vous m'avez donné.
 Ah, mon pere! Ah! Pourquoi, d'une mere égarée,
 Retenez-vous tantôt la main désesperée?
 Mes malheurs finissoient, mon sort étoit rempli.

NARBAS.

Ah! Vous êtes perdu: le Tyran vient ici.

S C È N E II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS,
 EURICLE'S, Gardes.

POLIFONTE.

Retirez-vous*; & toi dont l'aveugle jeunesse
 Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse:
 Ton Roi veut bien encor, pour la dernière fois,
 Permettre à tes destins de changer à ton choix.
 Le présent, l'avenir, & jusqu'à ta naissance,
 Tout ton être en un mot est dans ma dépendance.
 Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
 Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
 Elevé loin des Cours, & sans expérience,
 Laisse-moi gouverner ta fatouche imprudence.
 Crois-moi, n'affectes point dans ton sort abattu,
 Cet orgueil dangereux que tu prens pour vertu.

E 2

Si

* Ils s'éloignent un peu.

Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
 Conforme à ton état fois humble avec ton maître.
 Si le hazard heureux t'a fait naître d'un Roi,
 Rens-toi digne de l'être en servant près de moi.
 Une Reine en ces lieux te donne un grand exem-
 ple;
 Elle a subi mes loix, & marche vers le Temple.
 Suis ses pas & les miens, viens aux pieds de l'Au-
 tel

Me jurer à genoux un hommage éternel.
 Puisque tu crains les Dieux, atteste leur puissan-
 ce;

Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
 La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
 Un refus te perdra, choisis, & répons-moi.

EGISTE.

Tu me vois desarmé, comment puis-je répondre ?
 Tes discours, je l'avouë, ont de quoi me confon-
 dre;
 Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains;
 Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
 Je répondrai pour lors, & tu pourras connaître,
 Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maî-
 tre;

Si c'est à Polifonte à régler mes destins,
 Et si le fils des Rois punit les assassins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage:
 Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,
 Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi

Un

Un esclave inconnu qui s'attaque à son Roi.
 Et bien cette bonté qui s'indigne & se lasse,
 Te donne un seul moment pour obtenir ta grace.
 Jet'attens aux Autels, & tu peux y venir.
 Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
 Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire;
 Qu'aucun autre ne sorte, & n'ose le conduire.
 Vous, Narbas, Euriclés, je le laisse en vos mains.
 Tremblez, vous répondrez de ses caprices vains.
 Je connais votre haine, & j'en sai l'impuissance;
 Mais je me fie au moins à votre expérience.
 Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
 D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

S C E N E III.

EGISTE, NARBAS, EURICLE'S.

EGISTE.

AH! Je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
 Hercule, instruis mon bras à me vanger du crime;
 Eclaires mon esprit du sein des Immortels:
 Polifonte m'appelle aux pieds de tes Autels;
 Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! Mon Prince, êtes-vous las de vivre?

EURICLE'S.

Dans ce péril, dumoins, si nous pouvions vous
 suivre!

E 3

Mais

Mais laissez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui tout faible qu'il est n'est point anéanti.
Souffrez.

EGISTE.

En d'autre tems mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons seroit souple & docile:
Je vous croirois tous deux; mais dans un tel mal-
heur,

Il ne faut consulter que le Ciel & son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandon-
ne;

Mais le sang des Héros ne croit ici personne.
Le sort en est jetté. . . . Ciel! Qu'est-ce que je
voi?

Mérope!

S C E N E IV.

ME'ROPE, EGISTE, NARBAS, EU-
RICLE'S, Suite.

ME'ROPE.

LE Tyran m'ose envoyer vers toi;
Ne crois pas que je vive après cette hymenée:
Mais cette honte horrible, où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort;
Fais toi celui de vivre, & commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte;
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte;
Fils des Rois & des Dieux, mon fils il faut servir.
Pour savoir se vanger, il faut savoir souffrir.

Je

Je sens que ma faiblesse & t'indigne & t'outrage ;
 Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
 Mon fils...

EGISTE.

Osez me suivre.

MÉROPE.

Arrête. Que fais-tu ?

Dieux ! Je me plains à vous de son trop de vertu.

EGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon pere ?
 Entendez-vous sa voix ? Etes-vous Reine & mere ?
 Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE.

Il semble que le Ciel

T'éleve en ce moment au-dessus d'un mortel.

Je respecte mon sang, je vois le sang d'Alcide.

Ah ! Parle : remplis-moi de ce Dieu qui te guide.

Il te presse, il t'inspire. O mon fils ! mon cher
 fils !

Acheve, & rens la force à mes faibles esprits.

EGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce Temple funeste ?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étois Reine & le peu qui m'en re-
 ste

Sous un joug étranger baisse un front abattu,

Le poids de mes malheurs accable leur vertu.

Polifonte est haï ; mais c'est lui qu'on couronne :

E 4

On

On m'aime & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi! Tout vous abandonne!

Ce monstre est à l'Autel?

ME'ROPE.

Il m'attend.

EGISTE.

A cet Autel horrible accompagnent ses soldats
Ses soldats

ME'ROPE.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle,
Il est environné de la foule infidelle
Des mêmes Courtisans que j'ai vûs autrefois
S'empresse à ma fuite, & ramper sous mes Loix.
Et moi de tous les siens à l'Autel entourée,
De ces lieux à toi seul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y suivrai; j'y trouverai des Dieux
Qui punissent le meurtre, & qui sont mes yeux.

ME'ROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvoient fans doute

ME'ROPE.

Eh, quel est ton dessein!

EGISTE.

Marchons, quoiqu'il en coûte
Adieu;

Adieu, tristes amis, vous connaîtrez dumoins,
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(à Narbas en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point, crois moi, de ton ouvrage,
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

S C E N E V.
NARBAS, EURICLE'S.

NARBAS.

Que va-t-il faire? Hélas! Tous mes soins sont
trahis;

Les habiles Tyrans ne sont jamais punis.
J'espérois que du tems la main tardive & sûre
Justifieroit les Dieux en vangeant leur injure,
Qu'Egiste reprendroit son Empire usurpé;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egiste va se perdre à force de courage:
Il desobeïra, la mort est son partage.

EURICLE'S.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURICLE'S.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémissez.

E S

EU.

EURICLE'S.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polifonte,
La Reine en expirant a prévenu sa honte.
Tel étoit son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah! Son fils n'est donc plus. Elle eût vécu pour
lui.

EURICLE'S.

Le bruit croit, il redouble, il vient comme un
tonnerre
Qui s'approche en grondant, & qui fond sur la ter-
re.

NARBAS.

J'entens de tous côtés les cris des combattans,
Les sons de la trompette, & les voix des mourans.
Du Palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLE'S.

Ah! Ne voyez-vous pas cette cruelle escorte
Qui court, qui se dissipe, & qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du Tyran servir l'affreux couroux?

EURICLE'S.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étend-
dre,

On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?
De

De Mérope & du Roi le nom remplit les airs.

EURICLE'S.

Graces aux Immortels ! les chemins sont ouverts,
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.
(Il sort.)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre?
O Dieux ! Rendez la force à ces bras éternés,
Pour le sang de mes Rois autre fois éprouvés:
Que je donne dumoins les restes de ma vie,
Hâtons-nous.

S C E N E VI.

NARBAS, ISMENIE, PEUPLE.

NARBAS.

Quel spectacle ! Est-ce vous Ismenie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah ! Laissez-moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre Reine ?

ISMENIE.

De mon saisissement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce Peuple, entraînée en ces lieux..

NARBAS.

Que fait Egiste ?

IS.

ISMENIE.

Il est... le digne fils des Dieux,
Egiste! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! ô mon Roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMENIE.

La victime étoit prête, & de fleurs couronnée;
L'Autel étinceloit des flambeaux d'hyménée;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain
Présentoit à Mérope une odieuse main;
Le Prêtre prononçoit les paroles sacrées;
Et la Reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquoit le trépas:
Le Peuple observoit tout dans un profond silence:
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune-homme, un Héros semblable aux Immortels:

Il court, c'étoit Egiste, il s'élançe aux Autels;
Il monte, il y fait d'une main assurée,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vû de mes yeux;

Je l'ai vû qui frappoit ce monstre audacieux.
Meurs, Tyran, disoit-il. Dieux, prenez vos victimes.

Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Le-

Leve une main hardie, & pense le vanger.
 Egiste se retourne enflammé de furie;
 A côté de son maître il le jette sans vie.
 Le Tyran se relève, il blesse le Héros;
 De leur sang confondu j'ai vû couler les flots.
 Déjà la Garde accourt avec des cris de rage.
 Sa mere ... Ah! que l'amour inspire de courage!
 Quel transport animoit ses efforts & ses pas!
 Sa mere... Elle s'élançe au milieu des soldats,
 C'est mon fils; arrêtez, cessez, troupe inhumaine;
 C'est mon fils; déchirez sa mere, & votre Reine,
 Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
 A ces cris douloureux le peuple est agité.
 Un gros de nos amis, que son danger excite,
 Entre elle & ses soldats, vole & se precipite.
 Vous eussiez vû soudain les Autels renversés,
 Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés,
 Les enfans écrasés dans les bras de leur mere;
 Les freres méconnus, immolés par leurs freres;
 Soldats, Prêtres, Amis, l'un sur l'autre expirans;
 On marche, on est porté sur les corps des mou-
 rans;
 On veut fuir; on revient, & la foule pressée,
 D'un bout du Temple à l'autre est vingt fois re-
 poussée.
 De ces flots confondus le flux impétueux
 Roule, & dérobe Egiste & la Reine à mes yeux.
 Parmi les combattans je vole ensanglantée;
 P'interroge à grands cris la foule épouvantée.
 Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur!
 On s'écrie: il est mort, il tombe, il est vainqueur.
 Je cours, je me consume, & le Peuple m'entraîne,
 Me

Me jette en ce Palais, éplorée, incertaine,
 Au milieu des mourans, des morts & des débris
 Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
 Venez, j'ignore encor, si la Reine est sauvée;
 Si de son digne fils la vie est conservée;
 Si le Tyran n'est plus; le trouble, la terreur,
 Tout ce désordre horrible est encor dans mon
 cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, Divine Providence:
 Acheve ton Ouvrage, & soutiens l'innocence:
 A nos malheurs passés mesure tes bienfaits.
 O Ciel! conserve Egiste, & que je meure en paix!
 Ah! Parmi ces soldats ne vois je point la Reine?

S C E N E VII.

ME'ROPE, ISMENIE, NARBAS,
 Peuple, Soldats.

(On voit dans le fond du Théâtre le corps de Polixène
 fente couvert d'une robe sanglante.)

ME'ROPE.

Guerriers, Prêtres, Amis, Citoyens de Messénie,
 Au nom des Dieux vangeurs, Peuples,
 coutez-moi;
 Je vous le jure encor, Egiste est votre Roi:
 Il a puni le crime, il a vangé son pere.
 Celui que vous voyez trainé sur la poussière,
 C'est un monstre ennemi des Dieux & des hommes.
 Dans le sein de Cresfente il enfonça ses mains:
 Cres-

Cresfonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce
traître.

Il opprimoit Messene, il usurpoit mon rang;
Il m'offroit une main fumante de mon sang.

(*En courant vers Egiste qui arrive la hache à la main.*)

Celui que vous voyez, vainqueur de Polifonte,
C'est le fils de vos Rois, c'est le sang de Cres-
fonte;

C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon
cœur?

Regardez ce Vieillard, c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polifonte arracha son enfance.

Les Dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces Dieux,
Que c'est-là votre Roi qui combattoit pour eux.

EGISTE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mere ?

Un fils qu'elle défend, un fils qui vange un pere ?

Un Roi vangeur du crime ?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,

A votre délivrance, à son ame intrépide,

Eh ! Quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,

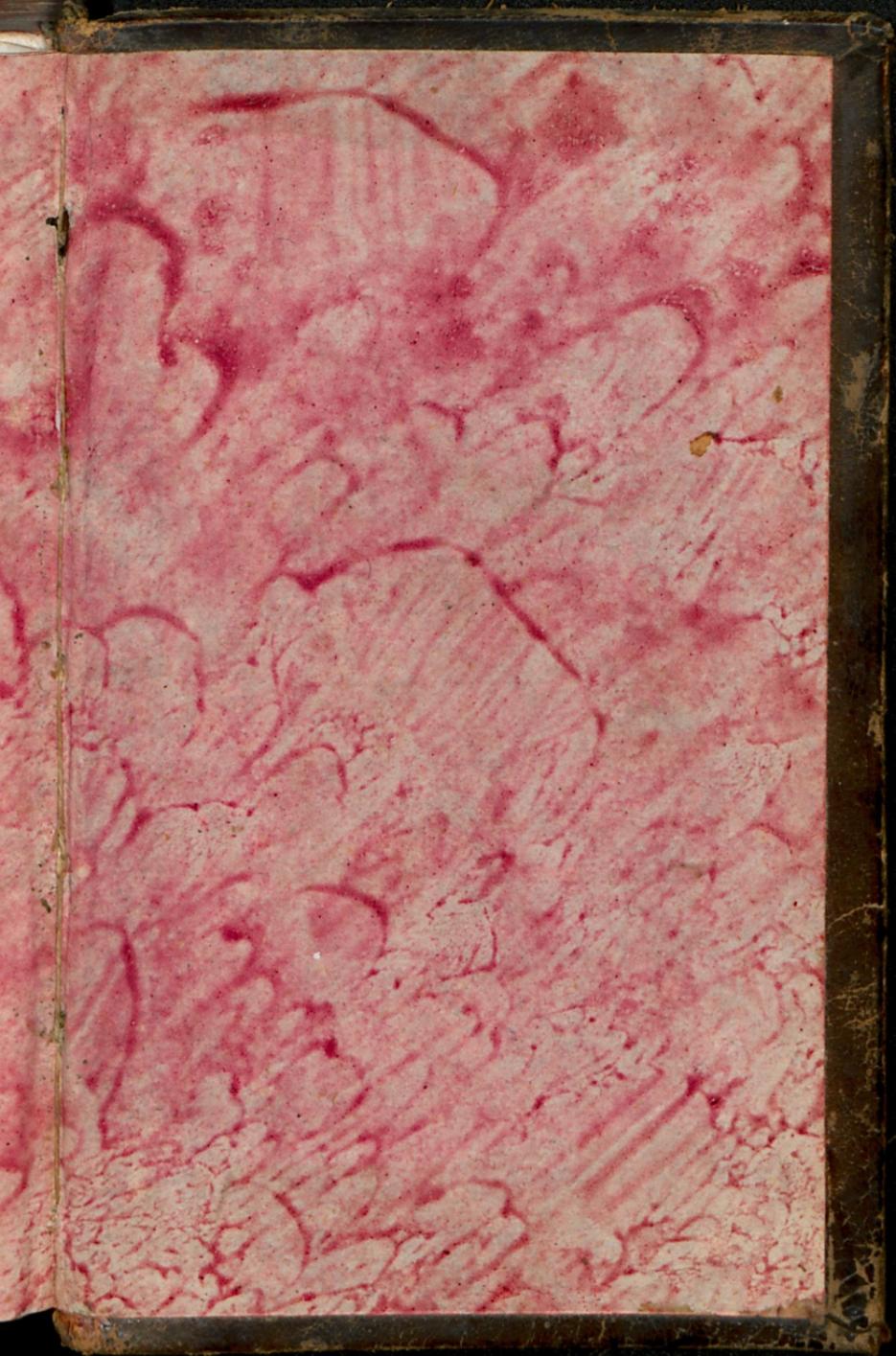
Nourri dans la misere, à peine en son Printems.

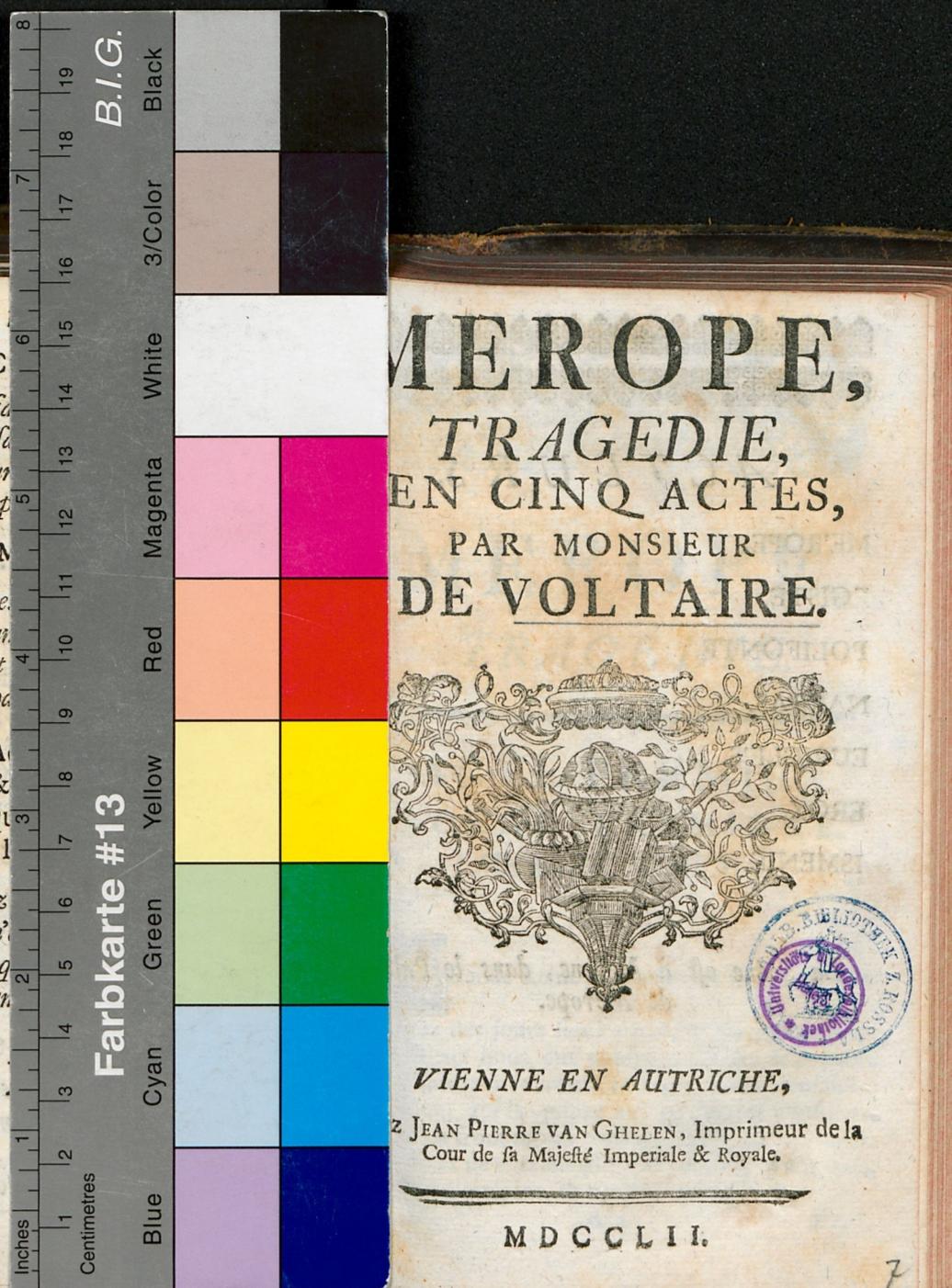
Eût pû vanger Messene, & punir les Tyrans ?

Il soutiendra son Peuple, il vangera la Terre.

Ecoutez: le Ciel parle; entendez son tonnerre:

Sa





B.I.G.

Farbkarte #13

Black
3/Color
White
Magenta
Red
Yellow
Green
Cyan
Blue

MEROPE,
TRAGEDIE,
EN CINQ ACTES,
PAR MONSIEUR
DE VOLTAIRE.



Vienne en Autriche,

Jean Pierre Van Ghelen, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLII.

7